

## La révolte des poilus

En 1917, alors que la guerre s'éternise et que les conditions dans les tranchées n'ont jamais été si dures, la nouvelle de la révolution survenue en Russie en février parvient aux soldats du front un mois plus tard, en mars. On a longtemps rapporté à ce précédent historique les révoltes qui vont secouer les tranchées au long de l'année, mais il semble que l'explication en soit plus prosaïque.



Le général Nivelle, qui commande les forces françaises, a mis au point un nouvel assaut qui doit également être le dernier : il a promis à tous la fin de la guerre et le retour au foyer. Cependant, Nivelle n'a pas fait preuve de plus d'imagination que ses prédécesseurs : la formule qu'il a choisie consiste toujours à mener un assaut frontal contre des positions allemandes retranchées et fortifiées.

L'offensive Nivelle devient vite connue sous le nom de bataille du Chemin des Dames : deux mois d'assauts infructueux coûtent la vie à près de 200 000 hommes du côté français sans avancée notable.

La lassitude des soldats est extrême ; ils ont l'impression d'être sacrifiés sans aucune considération de la part de leur état-major, d'autant que les permissions se sont espacées, voire ont toutes été annulées.

Pire encore, après un bref arrêt des combats courant avril, l'ordre est donné aux soldats français de reprendre l'assaut exactement dans les mêmes conditions. L'espoir d'obtenir un résultat différent est donc bien maigre.

C'est à ce moment que les mutineries éclatent dans les rangs français. Mais si certains soldats sont bien influencés par les événements russes et entonnent des slogans anarchistes lors de leurs manifestations de colère, la plupart ont des revendications bien plus terre à terre : ils souhaitent simplement qu'on ne sacrifie plus leurs vies dans des batailles incohérentes et qu'on leur accorde des permissions. Certains soldats se mutilent volontairement pour être renvoyés à l'arrière, mais la stratégie est risquée : démasqués par les médecins à cause des traces de poudre qui constellent leurs blessures infligées à bout portant, ils peuvent être durement sanctionnés.

La majorité des soldats refusent simplement de monter au front, mais ils tiennent leurs positions : ils parlent eux-mêmes de grève et non de mutineries. Leur mouvement est également suivi à l'intérieur du pays par les civils et les femmes qui participent à l'effort de guerre et veulent de meilleures conditions de travail.

L'état-major est bientôt dépassé par les événements. La répression violente qui était son moyen de maintenir l'ordre jusqu'ici ne peut plus s'appliquer : c'est une énorme proportion de l'armée française qui est concernée par ce mouvement de fond. Soixante-huit divisions sur les 110 que comptent nos troupes, soit entre 60 000 et 90 000 hommes.

Trois mille cinq cents condamnations sont prononcées, dont la moitié à des travaux forcés, et un demi-millier à la peine de mort, mais, pour ne pas mettre le feu aux poudres, le président Poincaré gracie une grande partie de ceux



qui sont promis à la peine capitale : seuls 26 hommes sont effectivement exécutés pour acte de rébellion (il est cependant impossible d'en avoir confirmation du fait de la fermeture des archives militaires jusqu'en 2014).

La décision qui va permettre de ramener le calme est le remplacement du général Nivelle à la tête des armées par Philippe Pétain à la mi-mai. Pétain va se montrer moins dur et borné que son prédécesseur, accorder notamment les permissions que les soldats réclamaient et arrêter les offensives frontales les plus meurtrières. Le mouvement commence à refluer courant juin, non sans avoir provoqué chez les gouvernants la peur d'une contamination à l'échelle nationale.



## Fusillés pour l'exemple

Quiconque a vu le célèbre film *Les Sentiers de la gloire* (*Paths of Glory*), réalisé en 1957 par Stanley Kubrick, a déjà pu se familiariser avec le caractère impitoyable de la discipline militaire française sur le front durant la Première Guerre mondiale. Le film est inspiré de

faits réels, survenus en 1915 à Souain. Le général Réveillac, furieux que ses soldats refusent de se livrer à un assaut sans espoir contre des positions allemandes, fait alors tirer sur ses hommes, puis juger par un tribunal militaire ses propres caporaux qui n'avaient pas fait respecter ses ordres dans les rangs.

Les quatre caporaux (Théophile Maupas, Louis Lefoulon, Louis Girard, Lucien Lechat) sont fusillés dans la foulée. Dans le film, l'un d'eux, blessé et sur une civière, est ranimé pour être exécuté. Cette anecdote est tirée d'un autre épisode tragique et véridique : l'exécution du sous-lieutenant Jean-Julien-Marius Chapelant en 1914. Blessé et épuisé, Chapelant n'avait pu revenir au front et on le fusilla rapidement pour l'exemple. Il fut ensuite enterré dans une fosse commune pour ajouter l'infamie à l'injustice.



La hiérarchie militaire n'hésita pas tout au long de la guerre à avoir recours à ces stratégies de terreur pour imposer une discipline des plus strictes à des soldats auxquels on avait promis un conflit réglé en moins d'un mois. Dès le début de la guerre, les autorités françaises avaient supprimé les différents éléments qui auraient pu permettre aux soldats mis en cause d'assurer leur défense : plus de sursis, ni de recours en révision, ni de

circonstances atténuantes, ni droit de grâce (il sera rétabli en 1916). L'exécution devait avoir lieu dans les 24 heures suivant la prononciation de la sentence, selon les instructions du général Joffre lui-même.

Les fusillés pour l'exemple furent légion, spécialement pour inspirer la terreur parmi leurs camarades. On estime à 2500 le nombre de soldats qui furent condamnés à la peine capitale, pour 600 exécutions effectives (les autres sanctions étant commuées en travaux forcés).

Cependant, ce bilan ne tient pas compte des exécutions sommaires dont les soldats témoignèrent par la suite dans leurs mémoires. Il n'est alors pas rare qu'un gradé prenne sur lui d'abattre d'une balle dans la tête sans autre forme de procès un déserteur ou un soldat qui refuse le combat. Il est ensuite facile de faire passer cet assassinat brutal pour une perte au combat.

Les motifs d'exécution sont nombreux, mais les deux principaux restent la mutilation volontaire, pour pouvoir être évacué du front, et les désertions, dont le nombre augmente au fur et à mesure que la violence et le caractère impitoyable des combats poussent les soldats à tenter leur chance face à la gendarmerie prévôtale qui est chargée de veiller à l'obéissance des troupes. Des dizaines de milliers d'hommes forment ainsi un rideau derrière le front et patrouillent en permanence pour confondre les fuyards.

La violence et l'arbitraire de la parodie de justice exercée par l'armée est finalement relayée par la presse et les familles des soldats, amenant le gouvernement français à atténuer les sanctions au fur et à mesure. Les trois quarts des soldats exécutés le sont en 1914 et 1915, avant que le poids de l'opinion ne fasse revenir la commutation des peines et que les conseils de guerre spéciaux – les plus expéditifs – ne soient supprimés en 1916.

## Le rationnement de la nourriture

**E**n raison de l'ampleur de l'effort consenti dès le début de la Première Guerre mondiale, la nourriture devient rapidement un problème majeur à tous les niveaux, pour les soldats engagés au front comme pour les civils restés à l'arrière. Les civils sont cependant plus durement touchés en raison des priorités définies par le gouvernement qui favorise en premier lieu les soldats.

Des catégories sont mises en place pour déterminer l'ordre de préséance dans la distribution des vivres : ainsi, la catégorie « E » regroupe les enfants, la « A », les adultes, la « J », les jeunes, la « T », les travailleurs, la « C », les cultivateurs, la « V » (la moins bien pourvue), les vieillards. L'absence des hommes des champs, remplacés par les femmes et les enfants, diminue sévèrement le volume des récoltes, et la nourriture commence à être rationnée et réquisitionnée pour les troupes.

Ce rationnement s'applique rapidement à tout le territoire national et porte sur de nombreuses denrées de première nécessité : le pain, bien sûr, mais aussi la farine, la viande, le lait, le pétrole, le sucre (lequel sera d'ailleurs soumis à un accès restreint jusqu'en 1921). Chacun se voit attribuer des tickets de rationnement en fonction de sa catégorie.

Ainsi, les travailleurs ont droit à 700 grammes de pain par jour, les enfants de moins de 6 ans, à 300 grammes, les cultivateurs, à 500 grammes. Toutes les autres catégories sont limitées à 400 grammes. La viande n'est disponible que deux fois par semaine, le sucre est attribué à

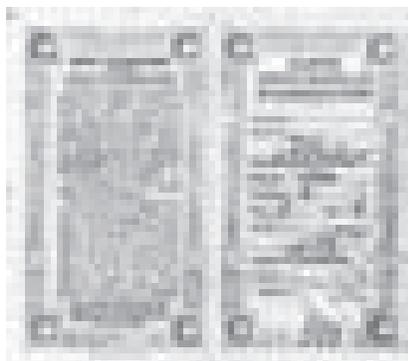
raison de 750 grammes par mois. Dans ces conditions, le marché noir se développe dans de larges proportions.

La rareté des ressources provoque une inflation entretenue par les fournisseurs, qui n'hésitent pas à stocker leurs marchandises afin d'en faire grimper artificiellement les prix. Les gens de l'arrière se plaignent de cette « *vie chère* », et la pénurie alimentaire provoque de nombreux soulèvements chez les femmes réquisitionnées dans les usines ou aux champs. La famine frappe l'ensemble du pays, et il n'est pas rare de voir des gens mourir de faim.

Les soldats ont quant à eux théoriquement droit tous les jours à 700 grammes de pain, 500 grammes de viande, 100 grammes de légumes (des fayots la plupart du temps), à du café, du lard (qui sera mis dans la soupe que les hommes partagent) et à un verre de vin. Cependant, le ravitaillement en lui-même pose problème du fait de la distance qu'il doit parcourir avant de parvenir au front.

Il n'est pas rare qu'il n'arrive jamais à ses destinataires, qu'il soit détourné ou détruit par les bombardements d'obus qui balayent incessamment les zones de combat. D'autant que la nourriture, acheminée en partie par autobus, doit ensuite être transportée soit par des hommes, soit par des chevaux sur les derniers kilomètres (qui constituent généralement un borbier inextricable).

Mais les bêtes sont elles aussi durement touchées par les problèmes d'approvisionnement : le fourrage se fait aussi rare que le blé, et pour les mêmes raisons (l'absence d'hommes aux champs a fortement réduit les rendements



agricoles). Les chevaux sont donc conservés autant que possible pour le transport de l'artillerie, mais le transport des denrées alimentaires ne s'en fait que plus aléatoire. Si les livraisons se font attendre, les soldats ont avec eux des réserves : des biscuits secs et du corned-beef, qu'ils appellent du « singe » (voir *Quand les poilus mangent du « singe »*).



## Le « père Pinard »

Le vin distribué aux soldats quotidiennement pendant la Grande Guerre va avoir un rôle très important à jouer. La guerre survient dans des circonstances particulières pour la production viticole française.

Après une période, au début du XX<sup>e</sup> siècle, de sous-production chronique due à des conditions météorologiques exécrables, les récoltes donnent à plein les années suivantes, entraînant une surproduction de plusieurs millions d'hectolitres à l'échelle du pays.

Les producteurs du Languedoc sont les plus sévèrement touchés, restant avec de grandes quantités d'invendus. Aussi, lorsque la guerre éclate, ils sont plus que ravis d'offrir immédiatement aux troupes 200 000 litres de vin pour soutenir le moral des soldats.

Ce geste inaugural va donner le ton d'une mise à contribution beaucoup plus systématique du vin pour de nombreuses raisons, aussi bien par les politiques que par

les poètes ou les patriotes qui y virent un moyen de différencier les deux puissances belligérantes au profit de la France.

Les politiques et les membres de la hiérarchie militaire voient très vite les avantages qu'ils pourraient tirer d'une distribution quotidienne de vin aux hommes de troupe : moyen efficace de lutter contre la peur omniprésente dans les tranchées, l'alcool est également un artifice idéal pour éviter que les hommes n'articulent clairement des revendications politiques ou humaines trop gênantes.



On loue donc rapidement les qualités fortifiantes du vin français, que l'on distribue généreusement avant les assauts. Cela peut d'ailleurs avoir des conséquences fâcheuses. Ainsi, comme le raconte le soldat Anselme Martin dans une lettre : *« L'attaque est prévue en fin de matinée ; il y aura une préparation d'artillerie avant, on commence à distribuer de l'alcool aux hommes dans les tranchées de première ligne, les hommes sont ivres, ils n'attendent pas, montent à l'assaut , c'est un carnage ! Devant moi un homme au sol hurle ; il n'a plus de jambes ! »*

Il faut dire aussi que le vin distribué aux soldats n'est pas d'une grande qualité. Surnommé rapidement « pinard » ou « père Pinard » par les poilus, il est un assemblage de crus très divers, réunis selon les provenances et arrivages avec pour seule contrainte d'arriver à un titrage moyen de neuf degrés.

C'est sous le nom de « pinard » que le vin commence à apparaître dans de nombreuses chansons populaires et

odes de poètes plus ou moins inspirés : le vin participe de l'exacerbation d'un sentiment national, synonyme de production du terroir, et permet d'établir une différence de fond entre la « *civilisation française et la barbarie germanique* ».



Jean Richepin écrit ainsi : « *Le Barbare au corps lourd mû par un esprit lent/Le Barbare en troupeau de larves pullulant/Dans l'ombre froide, leur pâture coutumière/Tandis que nous buvons, nous, un vin de lumière/À la fois frais et chaud, transparent et vermeil* », tandis qu'Apollinaire compose « *À l'Italie* » dans ses *Calligrammes* dont les vers donnent : « *J'ai comme toi pour me réconforter/Le quart de pinard/Qui*

*met tant de différence entre nous et les boches.* »

Cet enthousiasme viticole national porté par la guerre va plonger le pays dans une ébriété qui ne prendra fin qu'avec le rationnement de la...

Deuxième Guerre mondiale ! Les premières rations distribuées aux soldats, d'un quart de vin par jour, sont vite jugées insuffisantes, et, en 1916, elles sont doublées avant d'être triplées en 1918.

La victoire va encore amplifier les excès de boisson, au point que les pouvoirs publics, inquiets, vont par la suite lancer des campagnes antialcoolisme pour limiter cette consommation (qui est alors quatre à cinq fois celle que nous connaissons aujourd'hui).

